

Hélène Berr, Journal

On n'est pas toujours enclin à revivre les horreurs de la dernière guerre, et notamment celles de l'holocauste ou de la shoah, où l'humanité a atteint des tréfonds de barbarie qui vous laissent sans voix, et sans plus de courage pour affronter encore une société qui peut être capable de tels actes. Et pourtant, par devoir de mémoire, de temps à autre, on se décide pour la lecture de l'un des récits témoignant de cette période sinistre.

La découverte du journal d'Hélène Berr rentre dans cette optique. C'aurait pu être à nouveau le défilé interminable et douloureux de ces jours apocalyptiques. Ce l'est en vérité, et à un point tel que le livre nous tombe presque des mains. Mais néanmoins ici surnage la figure exemplaire et noble d'Hélène Berr.

Cette jeune fille, de parents juifs, vivant dans un milieu aisé, douée, effectuant des études très poussées à la Sorbonne, section de littérature et de langue anglaise, passionnée de musique où elle pratique le violon, ne pourrait être de prime abord que l'une de ces intellectuelles instruites jusqu'au bout des ongles certes, mais sans profondeur véritable, car n'ayant jamais affronté la vie dans sa réalité : dureté, cynisme, cruauté. C'est un papillon, une fleur, d'une beauté merveilleuse, évoluant dans le milieu étudiant avec aisance, flirtant, pour en arriver au final déjà, sans parler des circonstances politiques de l'époque, à se faire piéger. En effet, elle a connu un garçon, Gérard, éloigné momentanément, qu'elle croyait aimer et qu'en réalité elle ne comprend pas. Lui écrivant tout d'abord beaucoup, elle tombe dans le piège de sa propre littérature qui l'entraîne là où elle n'aurait jamais voulu aller. Les rapports, peu à peu prendront néanmoins de la distance. D'autant plus qu'Hélène a fait la

connaissance d'un nouveau garçon qui deviendra quant à lui au cœur de toutes ses pensées, de tous ses rêves, celui qu'elle ne devra jamais délaissier.

Mais sur ce fond de romantisme, s'abat soudain les terreurs du nazisme. Les Allemands sont à Paris. Main de fer sur une société désemparée. Les Juifs y sont bientôt affichés, c'est-à-dire qu'ils ont l'obligation de porter l'étoile jaune cousue sur la veste, de manière à ce qu'elle soit visible de tous. Edit de l'Etat français à la botte complète de l'Allemagne et de ses desideratas les plus fous. Les fous dominant, les fous commandent. Et non seulement on traite avec les fous, mais on anticipe en allant encore plus loin que ce qu'ils exigent. L'Etat français ainsi viole sa propre constitution, remplace les lois ordinaires d'un état de droit par d'autres qui ne sont que criminelles. L'Etat français devient, après l'Allemagne, à son tour criminel. Plus rien ne tient. Tout peut arriver.

Et on le devine, la déportation. Celle-ci conduite très rapidement à marche forcée, et dans un premier temps tout au moins, non par les occupants eux-mêmes, mais par la police française, collaboratrice acharnée, capable désormais du pire. Et non seulement participera à ces déportations qui deviennent vite de masse cette police française dévoyée, mais aussi s'y joindront les autorités qui la dirigent et la couvrent, aidées de plus en cette œuvre maléfique par les chemin de fer qui vont organiser le transport des juifs vers ce que l'on sait être aujourd'hui non seulement les camps de concentration, mais aussi les chambres à gaz.

Inutile presque de préciser que l'horreur est non seulement au terme du voyage, mais déjà dans ces déplacements effectués dans des conditions atroces.

Hélène, juive, est au milieu de ce malstrom. Ses études en pâtissent. Néanmoins moralement elle résiste. Car cette jeune fille a cette qualité formidable, qu'elle ne cède pas. Elle tente de comprendre cette nouvelle humanité. Elle essaie encore de raisonner. Mais au fond d'elle-même elle sait que son destin est déjà inscrit dans le grand livre de l'histoire et qu'elle sera déportée à son tour. Ce n'est qu'une question de semaines, et même de jour voire d'heures. On le sait mais on reste là, et pourquoi, s'interroge-t-elle ? Elle ne peut pas donner d'explications solides à ce fait. Elle en arrive même à comprendre que les générations suivantes qui découvriront cette situation paradoxale, ne serait-ce que par son journal, seront sidérées de ce fatalisme pathétique qui a gagné non seulement la plupart des gens de son bord, mais aussi sa propre famille. Pourquoi pas la révolte, fuir, tenter la survie, ne pas subir ?

Croit-on encore que les Allemands ne sont pas capables d'en arriver aux extrémités que l'on connaît aujourd'hui ? Il y a de ça. On sera peut-être déporté, mais là-bas où l'on ira, un nouvel état peut-être, dans l'un ou l'autre des pays de l'est, de la Pologne qui le sait, l'on pourra se refaire une vie. Décente à la place d'être aisée comme ici, avec cette Tour Eiffel qui vous domine et semble vouloir vous protéger, comme l'Etat français devrait lui aussi le faire.

Mais un doute demeure sur la possibilité d'une nouvelle vie en d'autres lieux. Car déjà des bruits courent, et cela Hélène Berr le note noir sur blanc dans son journal, on utilise des gaz, on procède à des exécutions de

masse, on torture à tout va. Mais il y a et il y aura toujours malgré tout parmi cette population abandonnée du monde, cette dernière raison qui ne permet pas de croire au pire. Reste une étincelle. Une possibilité, même minime, que l'on en réchappe. Est-ce donc cela, l'instinct de survie ?

Hélène Berr parle de ces temps ravagés avec une lucidité extraordinaire. Elle sonde l'avenir. Elle s'interroge sur l'humanité, sur les hommes dénaturés qui ont envahi son pays, ou sur ces autres qui les soutiennent dans leur atrocité. Chose étrange, elle ne haït qu'avec grand peine. Non qu'elle pardonne, mais il lui est difficile de plonger à son tour dans les sentiments les plus vils de l'homme. Cela lui répugne. Elle est d'une autre espèce, d'une autre trempe. Elle est supérieure.

Son écriture est limpide. Solide. Classique. Avec des mots simples elle vous entraîne dans les tréfonds de l'horreur humaine. On déporte à tout va. Et qui sait, quand tous les juifs auront quitté le territoire de la France, auront en conséquence tous été exterminés, si l'on ne s'en prendra pas au reste de la population, à ceux-là même qui furent bourreaux peut-être ? Car les loups finissent par se manger entre eux. Il y faut parfois le temps, mais ils arrivent toujours.

Hélène sera déportée à son tour. Elle échouera au terme de son voyage à Bergen-Belsen. Où, pas plus qu'avant elle ne faiblira. C'est une jeune fille encore plus courageuse et admirable qu'on aurait pu le penser, et qui, là-bas, réussira même à consoler ses codétenues. Elle sera pour elles une dernière lumière. Un appui. Elle restera digne jusqu'au bout.

Sa fin sera terrible. Malade, un matin elle ne put se lever. C'est alors qu'elle mourut sous les coups d'une gardienne, l'un de ces monstres que l'on appelle capo, lie de l'humanité, horreur sans nom. Son corps a fini sans aucun doute à la fosse commune. Hélène avait enfin accompli sa destinée, qui était d'accompagner son peuple jusqu'au bout du voyage.

Les événements qui ont suivi son arrestation bien évidemment ont été racontés par d'autres. Car son journal se termine chez elle, mis en lieu sûr par la cuisinière de la maison, puis transmis plus tard à son ami Jean qui en deviendra le dépositaire, jusqu'à ce qu'il soit offert au Mémorial de la Shoah pour être bientôt édité et connaître un inconcevable succès, traduit dans vingt-six pays.

Hélène Berr est devenue une icône, une figure grandissime, l'une de celles qui sont capables, dans une vraie descente aux enfers, de vous réconcilier avec l'humanité.

On ne sort néanmoins pas de ce livre intact. Certes, c'étaient là des choses connues, dévoilées depuis longtemps, et pourtant jamais vraiment intégrées dans notre conscience. De par cette impossibilité, pour nous, pour d'autres aussi on le suppose, d'aller si loin dans les tréfonds de l'âme humaine.

TV : « Hélène Berr, une jeune fille dans Paris occupé »

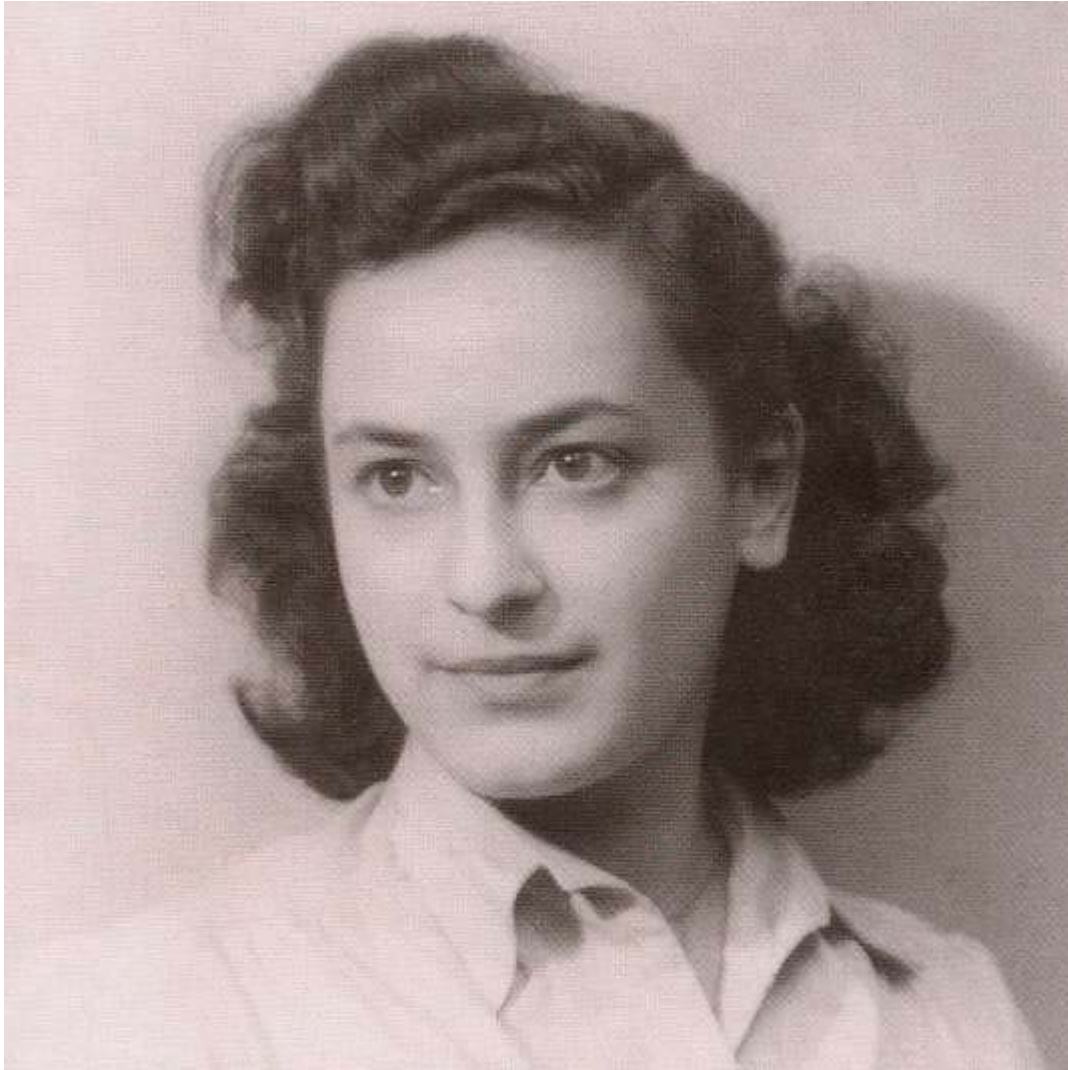
Notre choix du week-end. Le documentaire de Jérôme Prieur redonne une voix à celle qui tint son journal avant de mourir en déportation (dimanche 18 juin, à 19 h 20, sur Toute l'Histoire).

Ceux qui ont été bouleversés par le *Journal* d'Hélène Berr (Points Seuil, 2009) seront émus par le beau film de Jérôme Prieur. Les autres, on l'espère, auront envie de [lire](#) le livre. Hélène Berr a maintenant une voix, celle, délicate et juste, de Céline Sallette. Mais son visage reste celui, immobile, lumineux, des photos. Il ne s'agissait pas pour Jérôme Prieur de [réincarner](#) Hélène Berr. Seulement de [faire revivre](#) le texte, avec des documents d'archives.

Hélène commence son journal le 7 avril 1942. Elle a eu 21 ans le 27 mars. Elle ne sait pas qu'elle n'a plus que deux ans à [vivre](#), mais elle sait que la menace est là, « *comme dans un mauvais rêve* ». Etudiante brillante, elle ne peut pas [passer](#) l'agrégation d'anglais, car elle est juive, et que le statut des juifs vient d'être promulgué. Elle doit [porter](#) l'étoile jaune. Ses réflexions sur cette stigmatisation sont accompagnées d'images prises dans les rues, qui font honte. Il y a là une certaine horreur française, dans l'abstention, dans le consentement à ce statut des juifs, à la « *brutalité de la discrimination* » dont parle Hélène Berr. On s'arrête un moment sur ce panneau : « Parc à [jeux](#). Réservé aux enfants. Interdit aux juifs. » Pas même un graffiti pour [rayer](#) cette mention.

« Fous et aveugles de rester »

En dépit de l'arrestation du père, le 23 juin 1942 – il sera libéré –, de la rafle du Vél'd'Hiv, les Berr décident de ne pas [écouter](#) ceux qui les pressent de se [rendre](#) en zone libre. Ils restent à [Paris](#). Hélène tombe amoureuse de Jean Morawiecki, rencontré à l'université. Ils vont passer une journée dans la maison de campagne de la [famille](#), à Aubergenville (Yvelines). Les photos montrent des jeunes gens heureux, ultime image de bonheur.



Après un an d'interruption, Hélène reprend son journal le 10 octobre 1943. De plus en plus de connaissances sont déportées. Paris est sinistre, sombre. Hélène se demande s'ils n'ont pas été « *fous et aveugles de rester* ». « *Je reviendrai, Jean, tu sais, je reviendrai* », écrit-elle, comme pour s'en [persuader](#). Le 8 mars 1944, Hélène et ses parents sont arrêtés et déportés le 27 mars, le jour de ses 23 ans. Tous mourront en déportation, Hélène en avril 1945, à Bergen-Belsen, quelques jours avant la libération du camp. Battue à mort par une gardienne parce qu'elle ne s'était pas réveillée, ce matin-là.

Hélène Berr

Journal

Préface de Patrick Modiano

Hélène Berr

Journal

Avril 1942, Hélène Berr débute l'écriture de son journal. Elle y décrit, avec une pudeur et une sensibilité extrêmes, son quotidien de jeune juive parisienne : cours à la Sorbonne, lectures et promenades, amours naissantes. Le port de l'étoile jaune, l'application des lois antijuives et la peur des rafles envahissent brutalement sa vie. Jusqu'à son arrestation, en mars 1944. La lucidité et le talent littéraire d'Hélène Berr font de ce témoignage un document exceptionnel.



« Je note les faits, hâtivement, pour ne pas les oublier, parce qu'il ne faut pas oublier. »

Née en 1921, Hélène Berr est morte à Bergen-Belsen, en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp. Son *Journal* a obtenu un grand succès critique et public. Il est traduit dans vingt-six pays.

« Une voix exceptionnelle tiraillée entre un irrésistible désir de bonheur et la conscience de la tragédie en cours d'accomplissement. »

Télérama

Préface de Patrick Modiano



9 782757 808849

Photo auteur et couverture : Hélène Berr
 © Mémorial de la Shoah – collection Job
 Points, 27 rue Jacob, Paris 6
 ISBN 978.2.7578.0884.9/Imp. en France 05.09

7 €



« Beauté irréelle de cette journée d'été à Aubergenville.
Cette journée s'est déroulée dans sa perfection, depuis le lever
du soleil plein de fraîcheur et de promesses, lumineux,
jusqu'à cette soirée si douce et si calme, si tendre, qui m'a baignée
tout à l'heure lorsque j'ai fermé les volets. »

Journal, samedi 11 avril 1942, p. 24.



« Je suis allée avec J. M. cueillir des fruits dans le verger là-haut.

Lorsque j'y repense, j'ai l'impression d'un enchantement.
L'herbe inondée de rosée, le ciel bleu et le soleil qui faisait
étinceler les gouttes de rosée et la joie qui m'inondait. [...]

Ce matin-là j'étais complètement heureuse. »

Jean Morawiecki et Hélène Berr, Aubergenville – été 1942

Journal, samedi 15 août 1942, p. 127.